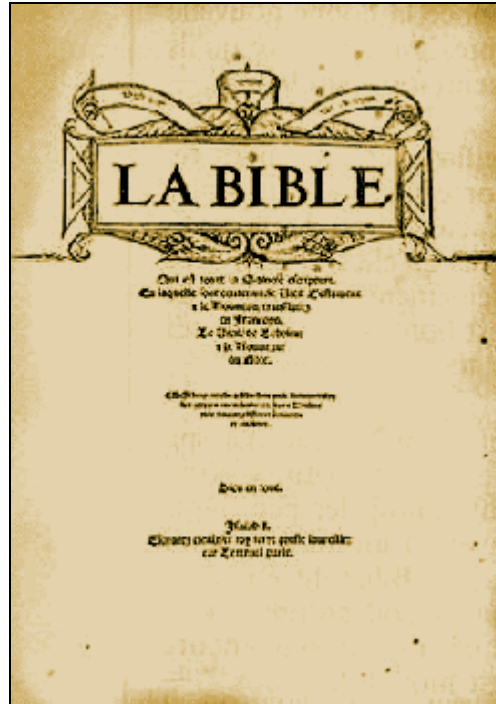


LES TRADUCTEURS AU XVI^e SIÈCLE



La hardiesse des traducteurs du XVI^e siècle ne peut occulter le fait qu'un certain nombre de travaux avaient vu le jour durant les siècles précédents. Ainsi, du VII^e au XV^e siècle, plusieurs tentatives de traductions partielles de la Bible virent le jour, essentiellement des Psautiers et des Nouveaux Testaments. Néanmoins, ces "Bibles" constituaient plus des objets magnifiquement enluminés que des travaux approfondis d'exégèse. C'est la raison pour laquelle, elles furent le domaine réservé du clergé et de la royauté.

Toutes ces Bibles sont traduites à partir du Latin. Malheureusement pour le peuple, elles étaient rares et chères mais aussi pleine d'erreurs et d'approximations. C'est pour pallier à toutes ces insuffisances que des hommes pleins de bonne volonté et de foi ont eu l'ardent désir de donner au peuple une version fiable de la Parole de Dieu.

Le XVI^{ème} siècle est d'abord celui des **Humanistes**. Ce mouvement qui se développe à partir de l'Italie du quattrocento avait pour souci primordial la restauration des lettres antiques. Ce retour aux sources antiques et païennes se doublait souvent d'un souhait de retour aux sources chrétiennes ainsi qu'aux textes originaux des Saintes Ecritures. Cette approche nouvelle ne plaît d'ailleurs pas aux théologiens scolastiques qui récusent les interventions des philologues et des " grammairiens ". A la suite des critiques de **Laurent Valla**, une brillante cohorte d'érudits se penchent sur les versions de la Bible, dépistant des erreurs nées de la tradition manuscrite ou des inexactitudes de la traduction latine, appelée encore **Vulgate**, de Jérôme. Les uns vont donc préparer des éditions en langue originale, d'autres des nouvelles traductions latines d'après les originaux.

Cette effervescence intellectuelle coïncide avec une importante révolution des moyens de communication. La découverte de l'imprimerie (1455) par **Gutenberg** modifie les conditions de circulation des idées en multipliant les textes plus rapidement et à moindres frais. Cette révolution importante jouera un rôle fondamental pour la diffusion de la Bible. Mais cette avancée des moyens techniques génère aussi des questions ecclésiastiques essentielles qui divisent les traditions catholiques et protestantes : faut-il traduire à partir de la Vulgate de Jérôme ou à partir des originaux hébraïque et grec ? Le message de la Bible peut-il être transmis au peuple par la prédication ? C'est autour de ce débat fondamental que le XVI^{ème} siècle religieux va graviter d'une façon parfois sanglante.

Le prince des humanistes est sans nul doute **Erasmus** de Rotterdam ; l'imprimerie a assuré une vaste diffusion et une profonde influence de son oeuvre polymorphe sur l'Europe de son temps. S'y côtoient des ouvrages grammaticaux pour promouvoir un meilleur latin, des traités pédagogiques (dont la fameuse *Civilité puérile et honnête*), des ouvrages moraux, empreints d'une philosophie chrétienne épurée (*Eloge de la folie*, *Colloques*, *Manuel du soldat chrétien*), des commentaires bibliques, une

traduction latine du Nouveau Testament d'après le texte grec. Son portrait voisine avec la marque au caducée [Emblème du corps médical, composé d'un faisceau de baguettes autour duquel s'enroule le serpent d'Epidaure et que surmonte le miroir de la Prudence] de l'imprimeur bâlois, Jean Froben, qui fut son ami et son principal éditeur.

Cet humanisme chrétien a contribué au développement et à l'essor des idéaux de la Réforme. Ainsi en est-il du groupe d'humanistes rassemblé autour de 1520 près de l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet, et dont l'âme était **Jacques Lefèvre** originaire d'Etaples. Dès 1512, cet humaniste proclame la nécessité de la *sola Scriptura*, attitude exégétique consistant à prendre l'Écriture comme seul fondement du christianisme et d'abandonner, dans le catholicisme, les institutions créées par les hommes. Cette tendance combattue par la **Sorbonne** qui interdisait d'étudier le grec, et soutenue par l'entourage de **Marguerite de Navarre**, a reçu le nom d'Évangélisme, résumé par Lefèvre d'Etaples :

" Maintenant le temps est venu que notre Seigneur Jésus-Christ, seul salut, vérité et vie, veut que son Evangile soit purement annoncé par tout le monde [...] afin que les simples membres de Jésus-Christ puissent être aussi certains de la vérité évangélique comme ceux qui l'ont en latin " [Epître exhortatoire précédant les Evangiles et les Actes].

Grand érudit, philosophe, mathématicien, ses qualités attirent l'attention de l'Europe savante et de Louis XII. Cependant, peu sensible à ces honneurs et aspirant à la solitude, il se retire à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près. C'est là que son travail de traducteur débute. En 1509, il publie un Psautier avec le texte en cinq langues, puis il traduit la Bible en français commençant par le Nouveau Testament, imprimé par Simon de Colines à Paris, en 1522. L'ouvrage fut condamné par la Sorbonne et mis à l'index à Rome. Sa lecture en fut interdite sous les peines les plus rigoureuses. Il fut alors persécuté, opposé à la haine populaire comme un "précurseur de l'Antéchrist " !

Suivra alors une violente tempête contre les humanistes et contre ceux qui professent des idées réformatrices. Il y eut censure des écrits en langue vulgaire et le Parlement mit sur pied une juridiction spéciale contre les "mal pensants de la foi". Ces épreuves éteignirent-elles le zèle premier de Lefèvre d'Étaples ? Contraint à plus de prudence, il ne quitta jamais des yeux son objectif ; il poursuivit ailleurs la traduction des autres livres de la Bible. Ainsi, après le Nouveau Testament, faite sur la Vulgate, mais où sont introduites dans le texte 59 modifications faites d'après le grec, paraît, à Anvers l'Ancien Testament, en 4 volumes in-octavo [Format d'une feuille d'impression pliée en 8 feuilles ou 16 pages; livre de ce format]. Finalement, deux ans plus tard, il parachève son long travail de traduction avec *La Sainte Bible en Francoys*, imprimé chez Martin Lempereur, le 10 décembre 1530, dans un in-folio (284x160 mm). Bien que Lefèvre présente le texte comme "la pure et entière traduction de Saint Hiérome", nous savons qu'il s'est également inspiré de la version médiévale de **Jean de Rély** (1495). Si la traduction de Lefèvre d'Étaples suit la Vulgate, néanmoins elle purge considérablement celle-ci de ces gloses innombrables et déclenchera un mouvement de nouveaux *translateurs* qui traduisirent la Bible directement à partir des textes originaux.

C'est le cousin du réformateur **Jean Calvin** qui ouvrira le premier la brèche d'une traduction de la Bible en Français à partir des textes originaux-grecs, hébreux et araméens - et non plus de la Vulgate.

Pierre Robert, dit **Olivétan**, bon hébraïsant et hellénisant, commença son travail de traduction peu après la rencontre cruciale entre **Guillaume Farel**, disciples de Lefèvre, et la communauté Vaudoise, lors de son synode annuel tenu à Chanforan, dans les Alpes piémontaises, en 1532. L'issue de cette rencontre fut fondamentale pour l'histoire de la Bible française. Les **Vaudois** promirent le financement de "quinze cens escus d'or" (1) pour couvrir les frais d'impression. Cependant, ce projet colossal ne se concrétisa que trois ans après lorsque sortit le 4 juin 1535 des presses de Pierre de Wingle, à Neuchâtel, la Bible dite d'Olivétan.

Traduire la Bible en langue vernaculaire, à cette époque, était une entreprise dangereuse nécessitant courage et foi car l'Eglise catholique adoptait une position ferme à l'égard de l'Écriture Sainte : outre la version authentique que représentait la Vulgate latine, sa lecture ou son étude, devait être réalisé sous le stricte contrôle du clergé. Face à cette farouche opposition, les traducteurs durent également composer avec une grammaire et une orthographe françaises très fluctuantes encore au XVI^e siècle. D'où la prudente hésitation d'Olivétan à s'engager dans ce travail :

"faire parler à l'éloquence hébraïque et grecque le langage françois", n'était-ce pas vouloir "enseigner le doux rossignol à chanter le chant du corbeau enroué" ? (2)

Malgré les efforts concertés des Vaudois et des réformateurs français, la Bible d'Olivétan connaît un échec retentissant, puisqu'en 1670, il en demeure encore en stock chez un éditeur genevois. Néanmoins, sa valeur exégétique servira de base pour d'autres révisions et traductions postérieures qui mèneront à une version légendaire, **la Bible de Genève**, référence du protestantisme français durant plus d'un siècle. Imprimée en 1588, elle connaîtra de nombreuses rééditions régulières jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Parmi toutes les traductions "protestantes", celle de **Sébastien Castellion** se distingue grandement par la nouvelle approche exégétique du travail de traducteur. En somme, Castellion distingue nettement dans les Écritures la lettre et l'esprit. Pour lui, l'esprit seulement est inspiré et doit motiver toute traduction :

"La parole de Dieu n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, mais spirituelle".

Après la publication de sa traduction latine en 1550, il s'attaque à une version française qui paraîtra en 1555. En bon pédagogue, son travail de traducteur est orienté vers le peuple. Dans ce dessein, il allège au maximum l'annotation et la rejette en fin de volume mais son travail

stylistique et lexicologique reste élaboré. En ce sens, Castellion cherche à adapter son style à l'esprit intrinsèque de chaque livre biblique. Par exemple, il donne aux Proverbes le rythme d'adages populaires :

*Biens mal acquis, rien ne profitent,
Au Seigneur prête qui a pitié du povre.*

Castellion restera un traducteur à part entière, d'un esprit tolérant et novateur pour l'époque. Mais rejetée tant par les calvinistes que par les catholiques, sa Bible ne connaîtra pas de réelle postérité.

Les réformés français ont su tirer profit de l'effervescence des idéaux de la Renaissance en engendrant des traductions françaises de la Bible ce qui ébranla la séculaire Vulgate. A titre d'exemple, on a calculé que, de 1517 à 1600, les Eglises de la Réforme ont publié 100 éditions de la Bible contre 55 pour les catholiques. Pour les éditions du Nouveau Testament, le rapport est de trois à un : 165 pour la Réforme, 55 pour l'Eglise catholique.

Du côté catholique, la position à l'égard des traductions est ferme et synthétisée par l'Index de Trente (1564). Il classe sous la rubrique *Biblia prohibita* de nombreuses Bibles latines et ajoute :

"Toutes les Bibles écrites en langue vulgaire, en allemand, en français, en espagnol, en italien, en anglais ou en flamand, [...] ne peuvent être en aucun cas imprimée ou possédée sans l'autorisation du Saint-Office de l'Inquisition romaine".

Malgré la position hiératique de l'Eglise et la menace inquisitoriale, un curé de l'Eglise de St-Eustache à Paris et confesseur de Henri IV, **René Benoist** (1521-1608), fait paraître, en 1566, une version complète de la Bible. Ces desseins sont similaires à ceux de Lefèvre d'Étaples : sa préface recommandait le rayonnement de la Bible en langue vulgaire afin de combattre l'hérésie. C'était assez pour la rendre suspecte. Elle provoqua un tollé général. Il est vrai que cette traduction ou plutôt cette révision de la Bible genevoise d'Antoine Reboul (1560) s'inspirait

profondément des versions protestantes déjà existantes comme le démontre certaines de ses positions lexicologiques.

Par exemple, René Benoist opte pour le substantif "Cène" au lieu de "Messe", prôné généralement par l'exégèse catholique. La Sorbonne condamna l'oeuvre en 1567 et le traducteur fut déposé. Ce n'est que 20 ans plus tard qu'il fût réhabilité après s'être rétracté.

Cependant, malgré la controverse et la censure dont fut victime sa version, son Nouveau Testament, sans notes, connut de nombreuses réimpressions. Puis, grâce aux corrections des professeurs de l'**Université de Louvain**, sa Traduction sera reprise sous la forme d'une édition à grand succès, La Sainte Bible dite " de Louvain " (1578).

La Réforme, ou plus exactement les Réformes, constitue une période troublée de notre histoire composée de luttes intestines cristallisées autour du texte sacré. Elle engendra la prolifération de Bibles imprimées, supplantant les onéreux incunables et manuscrits, dont plus particulièrement les traductions en langue vernaculaire. Ainsi, l'Écriture Sainte, grâce à la volonté et au courage de certains érudits et imprimeurs, a été rendue accessible à un plus grand nombre. Ce travail de traduction conjugué à celui de l'imprimerie permit, en outre, le développement d'une propagande biblique véhiculée par les colporteurs.



Notes

(1) Selon Jean-Paul Perrin dans son Histoire des Vaudois, publiée à Genève en 1618.

(2) *in* Préface de la Bible d'Olivétan.

Source : http://www.chez.com/labible/traducteurs_16eme.htm